Gabriel Nicolas

La Grande Guerre d'un soldat de 2ème classe, ou le parcours des régiments de Guingamp

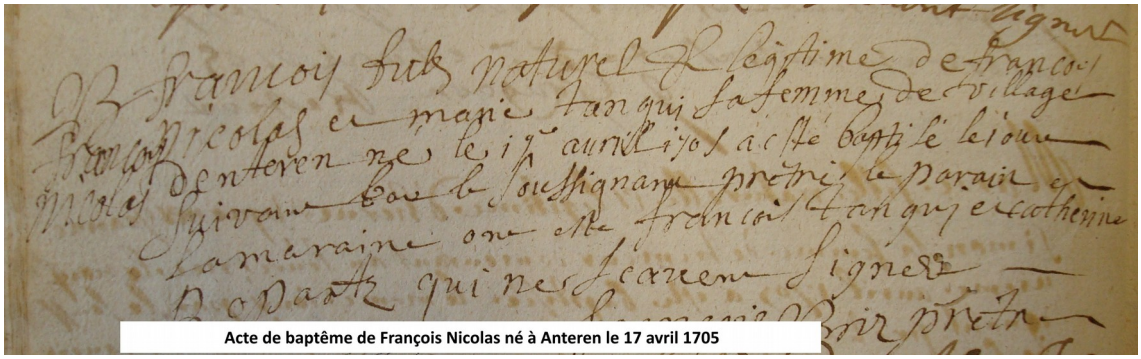
André Nicolas
Révision septembre 2016

Gabriel Nicolas

Né le 9 novembre 1892 à Kerrieg en Plouguerneau
Décédé le 24 mai 1974 à Kerfaven en Plouguerneau

1 – Les origines familiales

Les registres des BMS[1] attestent que les ascendants paternels de Gabriel habitent sur la paroisse de Plouguerneau depuis au moins 1705, année où son aïeul François Nicolas naît à Anteren le 17 avril.



Acte de baptême de François Nicolas né à Anteren le 17 avril 1705

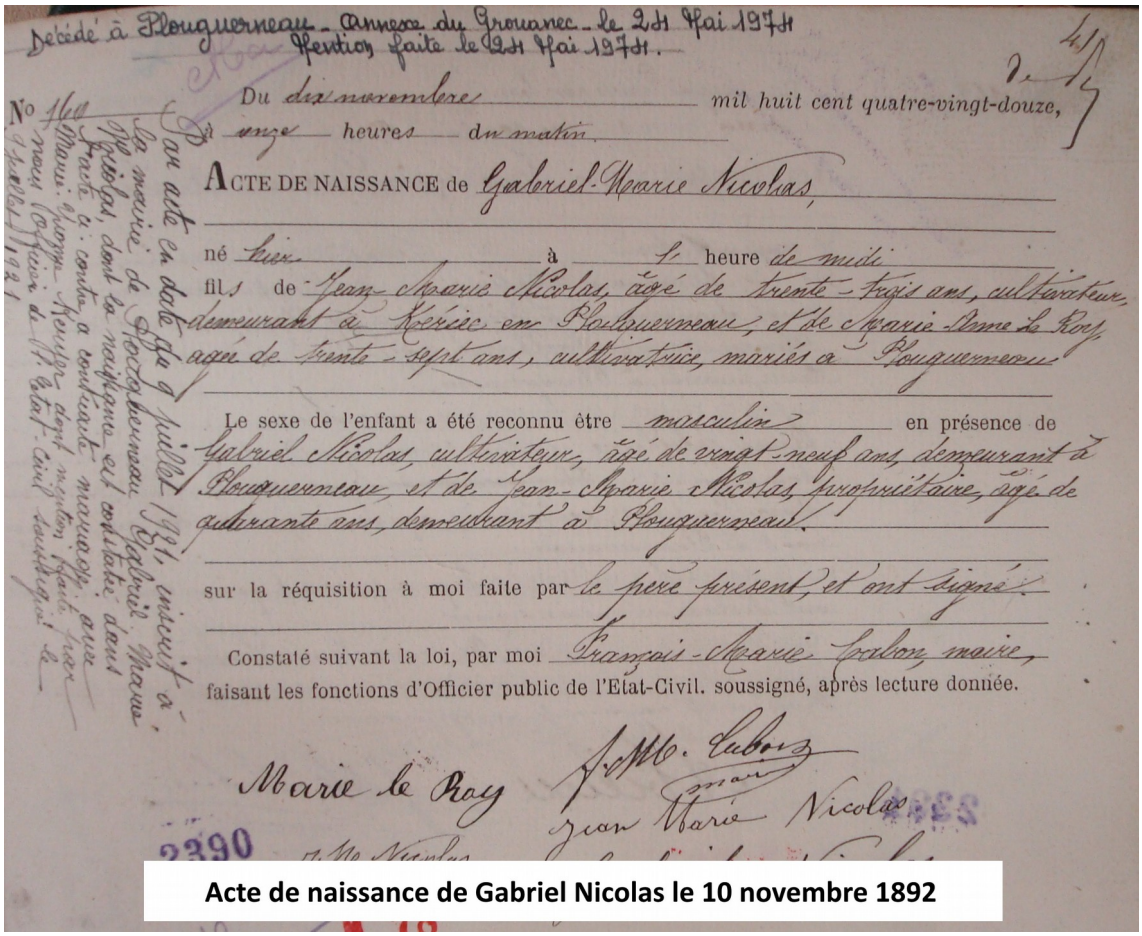
Le père du nouveau-né est également prénommé François. Il demeure en la paroisse de Plouguerneau quand il se marie à Guissény le 29 juillet 1700 avec Marie Tanguy, fille de René Tanguy et de Catherine Ropartz, baptisée en l'église de cette paroisse le 7 août 1674. De sources difficilement vérifiables, on peut présumer qu'il est probablement fils de Marie Kernoas morte en 1712 et de Yves Nicolas qui sera inhumé au Grouanec le 26 octobre 1718. Au hasard des mariages

1 Baptêmes, mariages et sépultures.

et des baux à ferme successifs, les descendants directs de François Nicolas sans doute décédé en 1710, et de Marie Tanguy, enterrée au Grouanec le 12 mai 1740, seront ensuite cultivateurs à Kerambars, puis de nouveau à Anteren et enfin à Kerrieg, où Gabriel Nicolas né le 8 mai 1831 vint s'établir chez Joseph Bossard et Marie-Jeanne Marzin après son mariage avec leur fille aînée Marguerite le 8 janvier 1857. Il sera le père de Jean-Marie et le grand-père de notre Gabriel Nicolas.

Le 2 mai 1889 à Plouguerneau, *Bi*[2] épouse Marie-Anne Le Roy de Lézerdot, village situé à un peu plus d'un kilomètre de Kerrieg.
Les origines de la famille maternelle, Le Roy, se trouvent à Guissény et à Kernilis ; Yves Le Roy de Kervizouarn en Guissény vint s'établir comme gendre à Lézerdot après son mariage avec Marie Gourlaouen en 1850.

Gabriel naît à Kerrieg le 9 novembre 1892. C'est le troisième enfant de Jean-Marie Nicolas de Kerrieg et de Marie-Anne Le Roy.



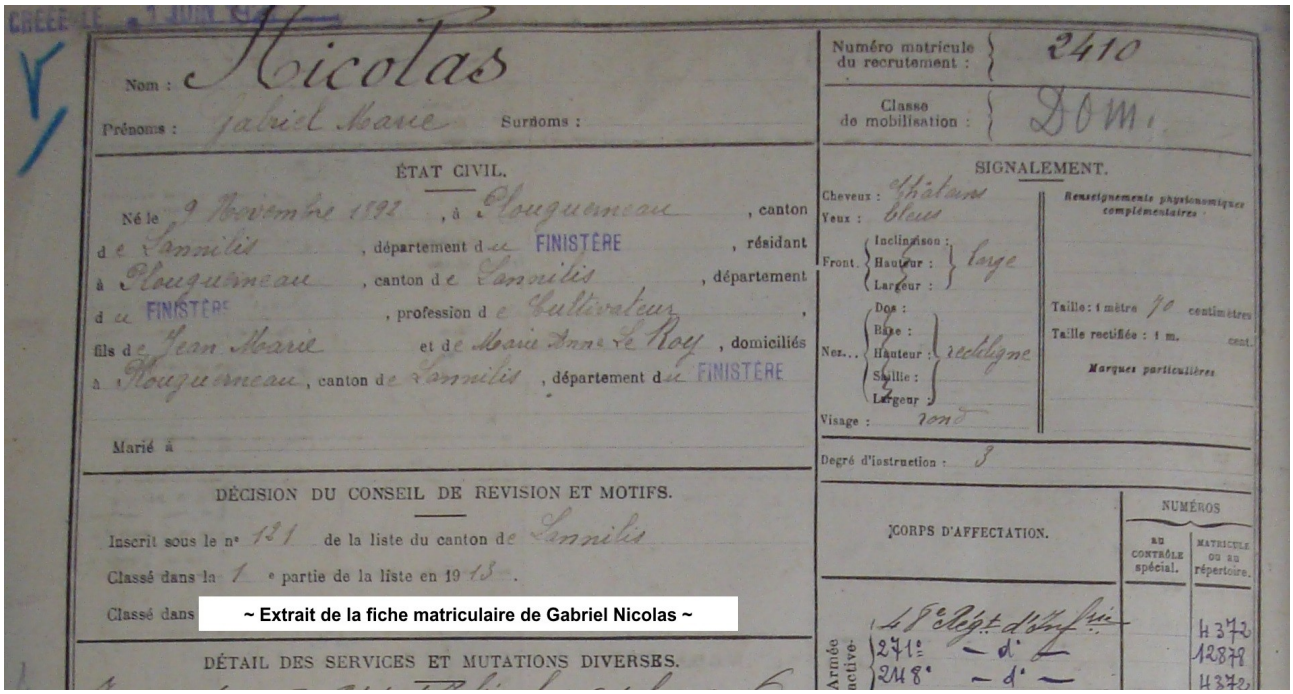
Acte de naissance de Gabriel Nicolas le 10 novembre 1892

Jean-Marie, Marie-Anne et leurs cinq enfants viennent habiter Kerfaven vers 1901 pour remplacer Marie-Anne Mercelle et son fils Christophe Galliou.
Jean-Marie Nicolas devient ainsi le plus proche voisin de son frère aîné Jean, installé dans la ferme voisine depuis son mariage avec Marie-Angèle Déniel en 1899.

2 Diminutif usuel breton de Jean-Marie.

2 – *Le parcours militaire*

Conscrit de la classe 1912, Gabriel Nicolas est incorporé au 48ème RI[3] à Guingamp le 9 octobre 1913 pour une durée de trois ans. Suivant la loi Barthou du 7 août 1913, votée pour compenser l'infériorité numérique de l'armée française face à l'armée allemande, il pouvait espérer être renvoyé dans ses foyers vers le 9 octobre 1916. Mais le sort allait en décider autrement.


Nom : Nicolas
Prénoms : Gabriel Marie Surnoms :
Numéro matricule du recrutement : 2410
Classe de mobilisation : 20 M.
ÉTAT CIVIL.
Né le 9 Novembre 1892, à Plouguerneau, canton de Lannilis, département de FINISTÈRE, résidant à Plouguerneau, canton de Lannilis, département de FINISTÈRE, profession de Cultivateur, fils de Jean Marie et de Marie Anne Le Roy, domiciliés à Plouguerneau, canton de Lannilis, département de FINISTÈRE
Marié à
SIGNALEMENT.
Cheveux : Châtains
Yeux : bleus
Front : Inclinaison : Hauteur : Largeur : large
Nez... Dos : Base : Hauteur : Saillie : Largeur : rectiligne
Visage : rond
Taille : 1 mètre 70 centimètres
Taille rectifiée : 1 m. cent.
Marques particulières
Degré d'instruction : 3
DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.
Inscrit sous le n° 131 de la liste du canton de Lannilis
Classé dans la 1re partie de la liste en 1913.
Classé dans
CORPS D'AFFECTATION.
NUMÉROS au contrôle spécial. Matricule ou au répertoire.
Armée active : 48e Régt d'Infie 271e — d° — 248e — d° —
H 372 12878 H 372
DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.

~ Extrait de la fiche matriculaire de Gabriel Nicolas ~

Selon le JMO[4] du 48ème d'infanterie, le télégramme donnant l'ordre de mobilisation générale fut reçu à la caserne de la Tour d'Auvergne à Guingamp vers seize heures quarante le 1er août 1914. Les préparatifs de départ pour les soldats de l'Active[5] commencent aussitôt.

Le 5 août, le régiment a terminé ses opérations de mobilisation et embarque dans trois trains vers la base de concentration, sans toute tenue secrète pour l'énorme majorité de ses hommes.
Partent de la caserne : cinquante-trois officiers, trois mille trois cent vingt-six hommes de troupe, trente-cinq voitures à deux roues, dix-neuf voitures à quatre roues et cent quatre vingt-un chevaux. Les convois gagnent Vouziers, nœud de communications situé dans le département des Ardennes, dans la matinée du 6 août 1914. Le régiment y rejoint nombre d'unités des 10ème et 11ème corps d'armée de Rennes et de Nantes qui recrutent principalement dans l'ouest de la France[6].

3 Régiment d'infanterie.
4 Journal de marches et opérations.
5 L'armée active : soldats présents sous les drapeaux (appelés pour leur service militaire ou engagés pour un certain nombre d'années).
6 En 1914, le 48ème RI fait partie de la 37ème brigade, 19ème division d'infanterie, 10ème corps d'armée, 5ème armée commandée par le général Lanrezac. L'autre régiment de la 37ème brigade est le 71ème de Saint-Brieuc.

Bataille de la Sambre-Charleroi (21 – 22 août 1914)

A partir du 15 août, on marche vers l'ennemi qui envahit la Belgique. La frontière est franchie le 17 vers quatorze heures, après avoir parcouru quarante-cinq kilomètres le jour précédent, sous la chaude tenue réglementaire et portant le lourd barda.

~ Troupes françaises en route pour le front ~ (coll. Didier Jacques)

Finalement le régiment rencontre l'Allemand et reçoit son baptême du feu dans la soirée du 21 août sur le plateau d'Arsimont.

Le 3ème bataillon charge à la baïonnette l'unité allemande qui commence à franchir la Sambre. Il est fortement éprouvé par l'intensité du feu ennemi et doit se replier vers Arsimont.
Le lendemain, sous le feu des mitrailleuses le 48ème tente de rejeter les Allemands au-delà de la Sambre. C'est un échec qui coûte plus de six cents hommes, dont le colonel De Flotte commandant le régiment qui est mortellement blessé à sept heures et demie du matin. Il est remplacé sur le champ de bataille par le commandant Edou.

La retraite (22 août – 5 septembre 1914)

Le 22 août, vers dix-sept heures, la pression allemande devient trop forte pour nos troupes et la retraite commence. Pour le régiment de Guingamp, la bataille dite *de Charleroi* est terminée. À neuf heures et demie du soir, on arrive au cantonnement de Saint-Gérard[7] et le bilan des pertes s'établit à dix-sept officiers et six cent cinq sous-officiers et hommes de troupe hors de combat, depuis le baptême du feu le jour précédent.

7 Localité située à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Charleroi et à douze kilomètres d'Arsimont.

Pour le 48ème RI, une autre épreuve commence bientôt. Après quelques heures de repos dans des conditions sommaires, on repart à marches forcées en portant son lourd équipement sous une chaleur accablante ou de violents orages. La frontière est repassée vers Forge-Philippe, à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de Saint-Gérard, dès le 26 août. Deux jours plus tard, on atteint Vervins, localité du département de l'Aisne, située à une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau et sans doute le double par les bois et les chemins.

La bataille de Guise (29 août 1914)

La 5ème d'armée est menacée d'encerclement par les Allemands. Le 29 août au matin, le régiment reçoit l'ordre d'engager le combat contre l'ennemi sur la ligne reliant Guise et Sains-Richaumont (Aisne), avec d'autres unités du 10ème CA[8]. Ces localités sont distantes d'environ dix kilomètres. C'est la bataille dite *de Guise* par les Français[9].

Fantassins du 48ème RI à Guise (28 août 1914)
Source : George Scott, pour l'Illustration"

8 Corps d'armée.
9 Saint-Quentin pour les Allemands.

Le 48ème RI y perd environ cinq cents hommes en deux jours. C'est sans doute une victoire chèrement acquise pour les forces françaises mais, pour la première fois, l'élan des vagues d'assaut allemandes est brisé par le feu des mitrailleuses françaises. Les combats indécis provoqueront aussi l'erreur stratégique des généraux allemands qui aboutira à leur défaite de la Marne.

Cependant, sur ordre du Haut-Commandement français, la retraite reprend à partir du 30 août à deux heures de l'après-midi. On tente de compenser les pertes ; le 2 septembre, neuf sous-officiers sont promus sous-lieutenants et, le lendemain, deux officiers et cinq cent quarante-huit hommes en provenance du dépôt de Guingamp sont perçus par le régiment. Le retraite est épuisante ; les marches de jour et de nuit sont presque continuelles, seulement entrecoupées de repos de moins de deux heures, qualifiés de *grand-haltes* par le rédacteur du JMO.

Le 5 septembre, à deux heures du matin, le régiment quitte son cantonnement de Joches et la marche reprend vers le sud. Près de cent cinquante kilomètres on été parcourus depuis le départ de de Sains-Richaumont dans l'après-midi du 30 août.

L'ordre d'arrêt de la retraite parvient au 48ème le 5 septembre à neuf heures du matin. L'offensive française doit débuter le lendemain dès l'aube.

La bataille de la Marne (6 au 12 septembre 1914)

Le 6 septembre 1914, dès quatre heures et demie du matin, la 37ème brigade d'infanterie[10] prend position au sud du chemin reliant les villages des Essarts et de Meurs, à cinq kilomètres à l'ouest de Sézanne[11] où se sont établis les états-majors du 10ème CA et de la 5ème armée. Peut-être jugée trop éprouvée par ce premier mois de guerre, la brigade est placée en réserve le premier jour de l'offensive.

Fantassins en action durant la bataille de La Marne
(Source : http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/)

Le lendemain, dès cinq heures et demie du matin, elle reçoit l'ordre d'attaquer vers Jouy par la forêt

10 48ème RI de Guingamp et 71ème RI de Saint-Brieuc.
11 Gros bourg dans le sud-ouest du département de la Marne. Population : environ cinq mille habitants en 1914.

de Gault. Après avoir avancé d'environ cinq kilomètres, le 48ème RI atteint la localité en fin d'après midi. Le lendemain, l'avance reprend ; selon son JMO, toute la journée, le régiment est en premières lignes sous les feux de l'artillerie allemande.

Il passe le Petit Morin, un affluent de la Marne, vers Boissy Le Repos, et continue son avance vers le nord. Durant toute la matinée du 9 septembre, le régiment est tenu en échec par le feu des mitrailleuses allemandes à la ferme de la Roquetterie, près de Janvilliers. Au cours de l'après-midi, il subit un tir malheureux de l'artillerie française qui lui cause de nombreux morts et blessés. Ce jour-là, meurent Joseph Abjean né à Kervérec en 1891 et demeurant à Keryunoc, comme Jean Méar né au moulin de Coatquénan la même année, devenu meunier à Baniguel en Kernilis.
Le 10 septembre, le 48ème a progressé d'une quinzaine kilomètre à l'est et découvre au château de Congy quatre cents blessés allemands. L'ordre est donné de marcher au nord et la Marne est passée à Damery, à huit kilomètres à l'ouest d'Épernay, le 12 septembre sur un pont construit par le Génie.

La poursuite de l'armée allemande, la course à la mer

Le 14 septembre, le 48ème RI perd son deuxième chef de corps depuis le début de la guerre : le lieutenant-colonel Edou est tué d'un éclat d'obus en plein cœur à Prunay, à cinq kilomètres au sud-est de Reims. Il est remplacé par le chef de bataillon Rouchard.

La poursuite de l'ennemi en retraite continue. Le 15 septembre, le régiment attaque la lisière sud du Bois du Désert, mais l'offensive est arrêtée par l'artillerie allemande de 150 et de 210, qui ne peut être muselée à cause de l'absence de canons français à longue portée. Les soldats du régiment de Guingamp sont contraints de creuser leurs premières tranchées de la guerre pour se protéger.

Les tranchées rudimentaires de l'automne 1914
(Source : http://www.imagesde14-18.eu)

Pour le 20 septembre, la guerre de position est devenue effective : les lignes de tranchées stabilisent le front dans le secteur de Reims.
Le 21 septembre on dresse un bilan des effectifs du régiment : malgré l'arrivée d'un renfort de cinq cent cinquante hommes au début du mois, il ne compte plus que mille neuf cent cinquante-neuf hommes valides sur les trois mille trois cent quatre-vingts qui quittèrent Guingamp le 5 août. Près de deux mille de ses hommes ont donc été mis hors de combat en quarante-cinq jours.

Ce jour-là, le 48ème RI est relevé du secteur et participe aux longues marches de la course à la mer vers la Somme et l'Artois, puis s'enterre dans un réseau de tranchées vers Arras, à partir de novembre 1914.

Chantecler, puis l'Argonne (printemps-été 1915)

Au début du mois de mai 1915, l'Armée française débute une offensive en Artois. La 19ème DI[12], et avec elle le 48ème RI, y prend part. Le 9 mai, le régiment donne l'assaut contre la ferme de Chantecler[13] située entre Saint-Laurent-Blangy, aujourd'hui dans la banlieue d'Arras, et Roclincourt. Cette attaque lancée contre un site allemand puissamment fortifié après une préparation d'artillerie insuffisante qui, selon le JMO du régiment, n'a pas réussi à éliminer ni les lignes de barbelés, ni les nids de mitrailleuses ennemis et encore moins les canons, ont coûté au régiment quatre-vingt-seize morts, cinq cent quarante-trois blessés et quatre cent vingt-deux disparus pour cette seule journée. Parmi les tués, on dénombre Jean-François Roudaut de La Martyre, François-Marie Talec originaire de Creac'h ar C'ham et demeurant à Kerarhyel, Gabriel Tanguy né à Lanrivan, domestique de ferme à Pen ar Stang en Landéda. Les trois soldats étaient âgés de vingt-deux à vingt ans.

~ Théophile Abguéguen, soldat au 48 ème RI, tué à l'ennemi le 25 juin à Roclincourt (Pas-de-Calais) ~
(collection Marie-Jeanne Hellegoet)

Le régiment occupe le secteur durant toute la durée de l'offensive qui dure jusqu'à la fin du mois de juin, avec des pertes surtout dues aux duels d'artillerie. Théophile Abguéguen, vingt et un an, de Kernevez-Gorrebloue en fut victime le 25 juin. Ce jour-là, le JMO du 48ème RI fait état de fusillades nocturnes et de bombardements habituels des tranchées et du village de Saint-Nicolas, qui ont causé au régiment un tué, probablement Théophile, et deux blessés.

En août 1915, le 10ème corps d'armée, dont fait partie le 48ème RI est déplacé vers l'Argonne. On craint en effet une offensive de l'armée du Kronprinz Guillaume de Prusse, prince héritier du trône impérial allemand, pour s'emparer de Verdun.

Le 8 septembre 1915, le 48ème RI subit l'assaut allemand au Ravin de la Houyette. Malgré ses pertes évaluées à quinze officiers et sept cent soixante-douze hommes, il ne cède que douze hectares

12 Division d'infanterie.
13 Lieu aujourd'hui totalement disparu, semble-t-il. Localisation obtenue grâce à l'hebdomadaire « Le lion d'Arras » du 25/02/1917.

de terrain et le régiment reste sur ses positions qu'il renforce de plus en plus ; ces travaux seront bien utiles pour défendre Verdun dès le début du printemps 1916.

Du 48ème au 248ème RI

Le 2 novembre 1915, Gabriel Nicolas quitte le 48ème RI. Il est affecté au 271ème RI, le régiment de réserve du 71ème de Saint-Brieuc, l'autre régiment de la 37ème brigade d'infanterie.
Ce régiment tient le secteur de la ferme des Marquises situé vers Prosnes à une dizaine de kilomètres au sud-est de Reims. Malgré quelques attaques par gaz asphyxiants et autres bombardements, le secteur semble assez calme et les activités consistent surtout en renforcements des installations défensives.

Le Haut-Commandement lance la réforme de la composition des régiments d'infanterie de la Réserve[14]. Depuis le début de la guerre, ils ne sont en effet constitués que de deux bataillons, au lieu de trois pour les régiments de l'Active. Des régiments sont donc dissous et leurs effectifs affectés à d'autre unités. Le 271ème en fait partie et ses hommes, son matériel et ses chevaux sont répartis entre le 247ème et le 248ème RI pour former la 119ème brigade le 10 juin 1916.

Gabriel est muté au 248ème RI, régiment frère du 48ème de Guingamp, qui continue à tenir le secteur de Marquises.
A partir du 25 juin, le régiment monte en ligne et est transféré en camions automobiles vers la forteresse de Verdun.

Verdun, ouvrage de Thiaumont (début juillet 1916)

Le 30 juin, les 4ème, dont Gabriel fait partie, et 5ème bataillons du 248ème RI reçoivent l'ordre de reprendre l'ouvrage fortifié de Thiaumont qui vient d'être conquis par les Allemands une semaine auparavant.

Selon le JMO, une mauvaise coordination avec l'artillerie d'appui française cause de nombreux morts et blessés dès le début de la progression vers le fort et les troupes d'assaut doivent s'abriter dans les trous d'obus. Le lendemain, l'attaque est reprise par les deux unités qui viennent d'être fortement éprouvées. L'assaut a lieu sur des pentes balayées par les tirs de mitrailleuses allemandes et les résultats sont très confus. La reprise du fort a été officiellement annoncée, puis démentie. Les débris des deux bataillons se maintiennent sur les pentes jusqu'à l'arrivée de renforts venant des 261ème et 202ème RI.

Ils sont relevés dans la nuit du 3 au 4 juillet. Les pertes des 4ème et 5ème bataillons sont de vingt-quatre officiers sur trente et huit cent quarante-deux hommes, depuis le 30 juin.

14 Régiments composés de réservistes (âge de 24 à 33 ans).

Thiaumont après sa reconquête par les Français le 24/10/1916
(Source : https://verdunmonsite.wordpress.com)

Après avoir été pris et repris plusieurs fois par les Allemands et les Français, finalement, l'ouvrage ne restera aux mains des Français que le 24 octobre 1916.

Le front de Champagne (de l'été 1916 à l'été 1917)

Sans doute après ses pertes subies à Thiaumont, le régiment est relevé et quitte la région de Verdun.

Le 20 juillet 1916, après avoir reçu un renfort de trois cent trente hommes à Vadenay, il fait route par *camions-autos* vers Saint-Jean-sur-Tourbe, puis Mesnil-les-Hurlus et Tahure, villages détruits qui ne furent pas reconstruits après la guerre.
Le 29 août, le 248ème RI est cité à l'ordre de la 2ème Armée pour son action à Thiaumont deux mois auparavant.

Le régiment stationne plusieurs mois à Tahure, secteur semble-t-il assez calme mais néanmoins avec son lot presque quotidien de quelques tués et blessés. Au début du mois de mai 1917, il est affecté à Jonchery situé à dix kilomètres au sud. Ce secteur est plus exposé ; des bombardements et des *raids* allemands causent parfois des pertes sensibles, comme le 30 mai avec trois tués, vingt-huit blessés et plus de cinquante disparus, la capture de prisonniers étant sans doute l'objectif principal de l'opération pour la collecte de renseignements.

Le 13 juillet 1917, la 60ème DI dont fait partie le 248ème d'infanterie, fait mouvement par voie ferrée vers Bar-sur-Aube : un voyage de plus de huit heures en train pour rejoindre cette destination située à une centaine de kilomètres à vol d'oiseau.

On n'y reste pas longtemps ; dès le 2 août, le 248ème RI part relever le 142ème au sous-secteur du Mont Cornillet, situé sur la commune de Prosnes dans le département de la Marne, au nord de Saint-Quentin.

Le Mont Cornillet vers 1918
(Source : http://souterrains.vestiges.free.fr/)

Un secteur sensible ! Dans la nuit du 10 au 11 août, après un violent bombardement d'artillerie, les Allemands parviennent à conquérir cinq cents mètres des tranchées françaises de première ligne. Les contre-attaques et attaques se succèdent jusqu'au 13 août et le 248ème perd cinquante-trois tués, cent quatre-vingt-cinq blessés et quarante-sept disparus.

Verdun (automne 1917)

Le régiment quitte le Mont Cornillet le 23 septembre, va au repos à Juvigny jusqu'au 14 octobre, puis le Haut-Commandement le dirige vers Belrupt-en-Verdunois, à quatre kilomètres au sud-ouest de Verdun. L'affectation du régiment est le Bois de Chaume situé à deux kilomètres des villages aujourd'hui fantômes de Bezonvaux et Ornes détruits par la guerre qui les laboura.

Les bataillons du 248ème RI montent en ligne dans la nuit du 17 au 18 octobre. Les dix premiers jours, malgré les pertes quotidiennes dues à des *coups de main* français ou allemands et de fréquents duels ou de tirs de réglage d'artillerie, le secteur est relativement calme.

Le 29 octobre 1917, dès six heures moins vingt du matin, les canons allemands effectuent sur les lignes françaises des tirs très violents auxquels répliquent aussitôt l'artillerie lourde et les canons de 75 français. Appuyée par les rafales des mitrailleuses, l'infanterie allemande attaque à partir de six heures dix les positions du 4ème bataillon où sert Gabriel Nicolas.
Les contre-attaques et les attaques se succèdent durant toute la journée et une partie de la nuit suivante. Les pertes sont sévères : trente-trois tués, soixante-deux blessés et deux cent quatre disparus, la plupart sans doute ensevelis sous les gerbes de terre soulevées par les obus de gros calibre.

Le lendemain est encore une journée mouvementée selon le JMO du régiment, mais les pertes sont nettement plus faibles : seulement treize tués, trente-trois blessés et neuf disparus ! Le secteur se calme peu à peu et le 4ème bataillon est relevé le 31 octobre et part au repos à Dugny dans le département de la Meuse, puis à Vitry-le-François dans la Marne.

Il remonte en ligne en Argonne le 7 décembre. Heureusement la fin de l'année 1917 se passe dans un calme relatif avec seulement quelques accrochages qui ne provoquent que de faibles pertes.
Le premier janvier 1918, le 4ème bataillon du 248ème RI est en première ligne à La Noue, hameau de la commune des Islettes, département de La Meuse. C'est une localité située au sud de la Forêt d'Argonne, à dix kilomètres au nord-est de Sainte-Ménéhould.
Le 24 janvier sur la commune de Boureilles en Argonne, le premier tué de l'année pour le 4ème bataillon est René Butte âgé de vingt ans, né à Issoudun dans l'Indre le 25 décembre 1897.
Malgré tout, le séjour sur le front de l'Argonne se passe sans réel incident durant la fin de l'hiver 1917-1918 et les pertes sont minimes

Gabriel Nicolas a été nommé « combattant d'élite » par le régiment le 12 mars 1918, sans doute grâce à son expérience du front.

Le front de l'Oise (printemps 1918)

Le 1er avril 1918, le 248ème RI est retiré du secteur de l'Argonne et effectue un long voyage de vingt-deux heures en camions automobiles vers La-Croix-Saint-Ouen dans l'Oise. A partir du 6 avril, mis à la disposition du génie, il participe à des réfections de routes à partir de Vaumont, aujourd'hui en la commune de Saint-Martin-aux-Bois .

Le 13 avril, le régiment fait mouvement vers Brunvillers-la-Motte pour la préparation d'une opération offensive, avec la pose de fils de fer barbelés, des terrassements de tranchées et aussi de l'instruction. Le 4 mai, il part cantonner à Ansovillers, localité située à moins de cinq kilomètres dans le nord-est.

Dix jours plus tard, il monte en ligne pour relever le 225ème RI. Le 4ème bataillon est affecté au lieudit Abbémont, commune de Royaucourt dans l'Oise, limitrophe du département de la Somme. Le 18 mai, le bataillon y recense son premier tué depuis plusieurs mois : le caporal Jean-Marie Rioux de Cléguérec (Morbihan).

Le 9 juin 1918, le 248ème est en ligne vers Plainville et le Bois-Pérennes dans l'Oise quand survient un violent bombardement d'artillerie et une attaque d'infanterie allemande. Après un repli tactique, dû à un manque de munitions et à un effectif insuffisant, les tranchées perdues sont assez facilement reconquises dans la journée et les pertes pour le régiment restent limitées à deux tués, treize blessés, neuf intoxiqués par gaz et onze disparus.

Vers la victoire (été et automne 1918)

Un mois et demi plus tard, les positions du régiment ont avancé vers Mesnil-Saint-Georges, à dix kilomètres vers le nord-est.
Le 3 août, les Allemands commencent un retrait de leurs positions. Le 4, le régiment est relevé et part cantonner à La Hérelle, à environ dix kilomètres des premières lignes.
Le 6 août, le 4ème bataillon revient en ligne à Courtemanche (Somme), ce qui confirme le recul allemand, et est désigné dès le lendemain pour s'emparer du bois de Butor à l'ouest du village. A cause du terrain marécageux et de l'efficacité des mitrailleuses allemandes, l'attaque échoue provisoirement mais heureusement ne coûte que six blessés à l'unité.

La progression continue ; le 11 août, le 4ème bataillon atteint Tilloloy, département de la Somme, localité située à quinze kilomètres de Courtemanche. Cependant les combats contre une forte arrière-garde allemande et des mitraillages par des avions tuent douze soldats et en blessent près de cent.

Les 18 et 19 août le front est rompu au nord de Tilloloy. Lors de son interrogatoire, un officier allemand prisonnier estime que ses hommes ont été vaincus par une troupe d'élite, le 248ème d'infanterie. Le 24 août, étant au repos à Becquigny dans l'Oise, le régiment reçoit l'ordre du jour numéro 116 signé du commandant en chef, le général Pétain :
« Quatre ans d'efforts avec nos fidèles alliés, quatre ans d'épreuves stoïquement acceptés commencent à porter leurs fruits.
Brisé par sa cinquième tentative de 1918, l'envahisseur recule. Ses effectifs diminuent, son moral chancelle, cependant qu'à vos côtés vos frères américains, à peine débarqués, font sentir la vigueur de leurs coups à l'ennemi déconcerté.
Placés sans cesse à l'avant-garde des peuples alliés, vous avez préparé les triomphes de demain.
Je vous disais hier : « Courage, patience, les camarades arrivent ». Je vous dis aujourd'hui : « Ténacité, audace et vous forcerez la victoire ».
Soldats de France, je salue nos drapeaux qu'illustre une gloire nouvelle ».

Le 4 septembre, le régiment se place en arrière du 202ème RI qui constitue l'avant-garde de l'offensive qui se poursuit. Il franchit le canal du Nord et atteint Remigny le 9 septembre. Le 18, le 248ème RI combat à Gibercourt dans l'Aisne, au sud de Saint-Quentin. Le front a reculé de plus de quarante kilomètres en un mois, et l'avance se poursuit.

Le 2 octobre, le régiment est au contact avec la ligne Hindenburg. Après une semaine d'opérations, il réussit à la franchir le 10 sur une profondeur de dix kilomètres et atteint la route de Mesnil-Saint-Laurent à Sissy dans l'Aisne, à huit kilomètres km au sud-est de Saint-Quentin.

Le 10 octobre à minuit et demie du matin, l'attaque est reprise en direction de l'Oise distante d'environ cinq kilomètres. La rivière est franchie dans l'après-midi malgré les tirs de l'artillerie allemande. La 17ème compagnie réussit à franchir l'Oise mais ne peut s'y maintenir à cause de la violence du feu ennemi.
La journée coûte six tués et sept blessés à la 17ème Cie[15] du 4ème bataillon du 248ème RI.

Gabriel Nicolas est dans la liste des blessés énumérés par le JMO du régiment. Une balle de mitrailleuse lui a déchiqueté le mollet de la jambe droite et brisé le tibia alors qu'il tentait de franchir un carrefour de chemins.
Pour lui, la guerre est finie, mais il gardera des séquelles de sa blessure le reste de son existence, soit durant plus de cinquante ans.

15 Unité d'environ 200 hommes commandée par un capitaine.

Mais pour le 248ème, la guerre continue. Dans la nuit du 10 au 11 octobre, il reçoit l'ordre de franchir le canal de la Sambre à l'Oise et l'Oise, et d'établir une tête de pont sur la rive est de ces cours d'eau. Les ponts existants ayant été détruits par les Allemands, des passerelles sont lancées sur les obstacles à partir du village de Neuvillette. Le manque de matériaux oblige à démolir des maisons du village pour récupérer des solives et des planches pour l'opération. Finalement les passerelles sont mises en place sous des feux violents d'artillerie et de mitrailleuses. La tête de pont est établie le 12 octobre par le 4ème bataillon. Elle est consolidée le 13 quand le régiment entier passe les deux cours d'eau.

Le JMO du 248ème a la fierté de relater que le régiment est le premier des armées alliées à franchir l'Oise et qu'aucun soldat français n'avait touché la rive est de cette rivière depuis plus de cinquante mois. Le 15 octobre, la 60ème DI passe en deuxième ligne.
Ce jour-là, le régiment avait eu à déplorer son dernier tué de la guerre : le soldat Edouard Bourgès, de Vignaux en Haute-Garonne.

3– L'après-guerre

Gabriel fut certainement chanceux pour survivre à cette guerre.

Les régiments dans lesquels il servit durent être reformés plusieurs fois à cause de leurs pertes au combat entre 1914 et 1918, et nombre de ses camarades présents dans l'Active (classes 1911, 1912 et 1913) le 1er août 1914 ne virent jamais l'armistice du 11 novembre 1918.

Après sa blessure, Gabriel Nicolas reste plusieurs mois à l'hôpital puis bénéficie d'une permission de convalescence.
Finalement, il rejoint le dépôt du 19ème RI à Brest pour y être démobilisé et envoyé en congé illimité dans son foyer à Kerfaven, en Plouguerneau, le 23 août 1919.
Le « Certificat de bonne conduite » lui est accordé, comme à tout bon soldat ordinaire.

Quelques années plus tard il recevra la Médaille de la Victoire[16] et la Médaille Commémorative[17] pour ses 70 mois sous les drapeaux.

Le 9 juillet 1921, Gabriel épouse Marie-Yvonne Keryer native de Coat-Méal. Elle demeure à Kerhuel, village situé à moins d'un kilomètre de Kerfaven, où sa famille était venue s'installer en 1912 ou 1913.

Après une existence laborieuse et paisible, ils sont décédés tous deux à un mois d'intervalle en 1974 à Kerfaven. Ils comptent aujourd'hui de nombreux descendants à Plouguerneau et ailleurs.

~Gabriel Nicolas en 1921 ~

Sources :

Archives de la mairie de Plouguerneau
Archives départementales du Finistère (sous-séries 6 M et 1R)
http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr
https://www.google.fr
Google Earth

16 Médaille interalliée créée pour entretenir et conserver des liens camaraderie entre les anciens combattants de 14 pays alliés. En France, les règles d'attribution de cette distinction furent régies par une loi du 20 juillet 1922.

17 Médaille française créée le 23 juin 1920 et destinée à tout militaire ou marin présent sous les drapeaux, ainsi qu'à certains civils engagés dans l'effort de guerre, entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918.